



Carton d'invitation. Graphisme : Valérie Giroud

## Rencontre avec Nathalie Herschdorfer, Conservatrice, Gestion des expositions au Musée de l'Elysée, Lausanne

### PRESENTATION

Nathalie Herschdorfer (1972, CH) est historienne de l'art, conservatrice au Musée de l'Elysée, Lausanne, Suisse. Elle travaille depuis douze ans sur les expositions internationales du Musée de l'Elysée.

Récemment, elle a organisé la seconde édition de l'exposition *reGeneration* (2005). Accompagnée d'un livre éponyme, *reGeneration<sup>2</sup> : Photographes de demain* est présentée simultanément au Musée de l'Elysée, aux Rencontres d'Arles et à la Michaelis School of Fine Arts (Le Cap) en été 2010, avant de poursuivre une tournée mondiale. Nathalie Herschdorfer est également co-commissaire de *Faire faces : Le nouveau portrait photographique* (2004) et d'une importante rétrospective d'Edward Steichen (2008). Parmi ses autres projets, on trouve des expositions monographiques consacrées aux photographes Valérie Belin (2007), Leonard Freed (2007), Ray K. Metzker (2008) et Carlo Valsecchi (2009).

Elle est commissaire de l'exposition *Teen City : L'aventure adolescente* (2008) qui a réuni une quinzaine de photographes contemporains au Musée de l'Elysée, et de l'exposition *Stigmates* (2009), réalisée à l'invitation du Musée International de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, Genève. Elle travaille actuellement sur la façon dont les photographes contemporains abordent la guerre et la souffrance humaine.

Dès le mois de septembre 2010, elle prendra la direction du festival de photographie de montagne Alt. +1000, dont la prochaine édition aura lieu en été 2011.

Nathalie Herschdorfer est membre d'honneur de NEAR.

Télécharger le texte sans illustration : pdf

Entretien avec Nassim Daghighian, historienne de l'art, présidente de NEAR, le 29 mars 2010 à Lausanne.



Carton d'invitation. Graphisme : Valérie Giroud

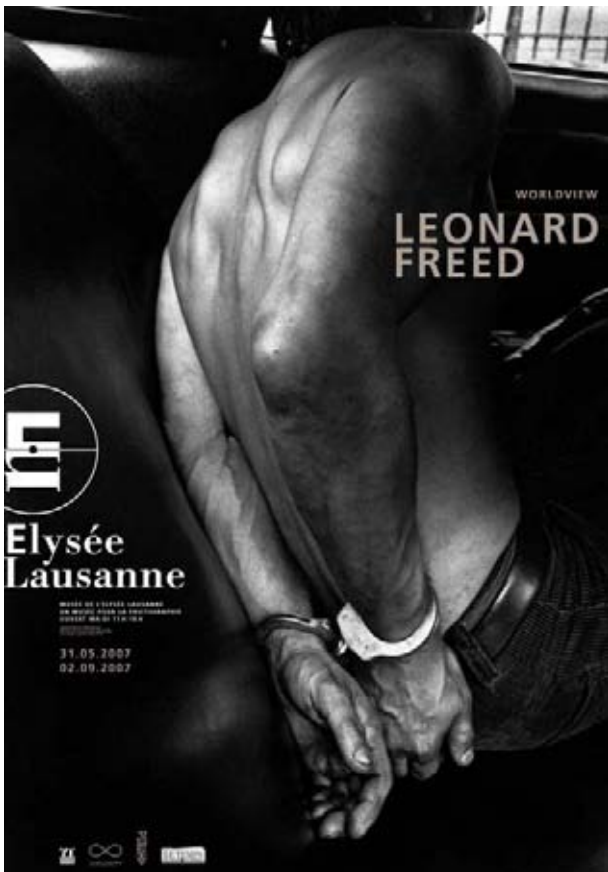
## Parcours

Nassim Daghighian : Pourrais-tu brièvement retracer les expériences, les rencontres ou les événements qui t'ont amenée à te spécialiser dans le domaine de la photographie en tant qu'historienne de l'art, lors de ta formation universitaire ou même auparavant ?

Nathalie Herschdorfer : Mon travail de mémoire m'a ouvert toutes les portes. Grâce à cette recherche, j'ai pu faire mes premières rencontres avec des photographes et comprendre le développement de la photographie au cours du 20<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, certains sujets que je traite sont liés à ce que j'ai pu comprendre avec mon sujet de mémoire : il était consacré à la revue DU, un magazine culturel suisse à la réputation internationale. DU a donné une large place à la photographie dès sa création en 1941. A cette époque, la revue avait la volonté de faire connaître la photographie contemporaine auprès d'un lectorat amateur de beaux-arts, de peinture en particulier. Cette recherche a été déterminante sur plusieurs plans : elle m'a permis de rencontrer des photographes comme Bruce Davidson, René Burri, Henri Cartier-Bresson. Une personne m'a vraiment ouvert les yeux : Daniel Schwartz, photographe suisse qui travaillait alors pour DU et qui avait une très grande connaissance de l'histoire du magazine. Son regard de photographe m'a marquée. Je pense qu'il a alors joué le rôle de mentor pour moi. Enfin, c'est en feuilletant le magazine que j'ai découvert le travail de nombreux photographes des années 1940, 1950, 1960. C'était une vraie découverte de l'histoire du médium. Aujourd'hui, je me lance dans un nouveau projet, consacré à la photographie de mode, et mon point d'entrée est ici aussi la page du magazine, *Vogue* en particulier. Ce projet récent s'inscrit dans les traces de mon mémoire !

ND : Etait-ce courant de faire un travail de mémoire sur un magazine dans la section d'histoire de l'art des études de Lettres ?

NH : Ce qui m'intéressait alors, c'était l'usage du langage photographique dans ce magazine particulier. Je souhaitais utiliser les outils de l'histoire de l'art pour approcher un médium – la photographie. Il est vrai que le contexte était celui de la presse illustrée, pas des beaux-arts, bien que DU soit à cheval entre ces deux courants. Je n'ai pas réalisé, à cette époque-là, que cette étude me donnait une base en histoire de la photographie. Dans les années 1940-1960, DU affirmait que la photographie devait s'ancrer dans une histoire culturelle, une histoire visuelle. Les rédacteurs donnaient la même importance aux images de Robert Frank qu'à celles de Picasso !



Carton d'invitation. Graphisme : Valérie Giroud

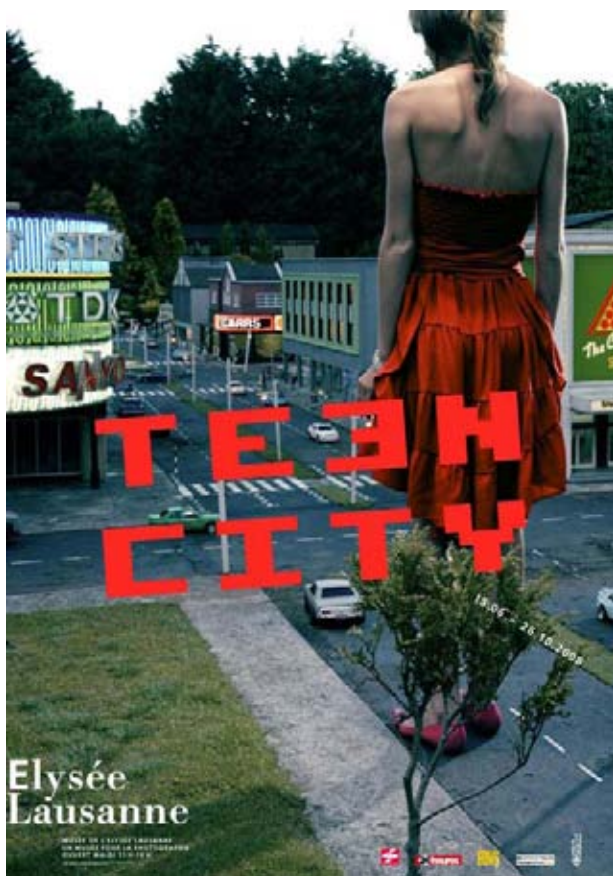
### Conservatrice et commissaire

ND : Le mot anglais *curator* réunit les deux fonctions de conservateur et de commissaire d'exposition. Cela reflète bien tes activités au Musée de l'Elysée ; pourrais-tu décrire les grandes lignes de ton travail et comment il a évolué depuis douze ans ?

NH : J'ai été engagée au Musée de l'Elysée pour mener une recherche sur l'histoire de la photographie dans le cadre d'une exposition intitulée *Moment-clés* (1997). Puis, un autre projet s'est ajouté, cette fois il s'agissait de faire une recherche sur la représentation du corps au 20<sup>e</sup> siècle. L'exposition s'intitulait *Le Siècle du Corps* (2000). Au fil des ans, mon poste a évolué et a touché peu à peu l'ensemble des expositions. Le commissariat comme la coordination. Ce poste est vraiment né de la volonté de Bill Ewing, dont la politique d'expositions était de réaliser et de produire un grand nombre d'expositions au Musée de l'Elysée. Il fallait donc quelqu'un pour un suivi quotidien. Un projet peut prendre trois à quatre ans de recherches avant d'être présenté, du concept griffonné sur une page de papier jusqu'au moment où l'exposition existe véritablement sur les murs. L'exposition que nous avons consacrée à Edward Steichen a démarré en 2004. La tournée a commencé à Paris en 2007, puis il y a eu Lausanne, Reggio Emilia, Madrid, Wolfsburg en 2008, New York, Williamstown (Massachusetts) et Toronto en 2009, la Floride et le Kansas en 2010. C'est un projet qu'on doit porter pendant plusieurs années. Il y a évidemment une équipe nombreuse qui fait vivre le projet, mais il faut aussi une personne qui suit le tout de A à Z. J'étais cette personne... C'est ainsi que les projets se sont accumulés, certains demandant un travail de coordination important, d'autre une collaboration étroite avec les artistes, leurs archives, leurs galeries et les institutions prêteuses.

ND : As-tu quelques exemples ?

NH : J'ai travaillé étroitement avec les photographes américains Leonard Freed et Ray K. Metzker. Plus récemment, avec des photographes contemporains comme Valérie Belin et Carlo Valsecchi. Il s'agissait de rétrospectives. Dans le cas de Freed et Metzker, l'idée était d'offrir un panorama de 50 ans de carrière et pour ce faire, il était nécessaire de parcourir des centaines et des centaines de planches contacts ! Certaines expositions demandent plus de recherches. Les rythmes de travail changent beaucoup selon les projets.



Affiche. Graphisme : Valérie Giroud

NH : L'exposition *Teen City* (2008) a été montée en quelques mois seulement, elle devait rester un projet plus léger. Au départ, l'idée était de réunir trois photographes qui traitent de l'adolescence, peu à peu le nombre de photographes a augmenté et ceci est devenu une exposition thématique réunissant le travail de 19 photographes internationaux. Il s'agissait de l'exposition de l'été et nous voulions nous adresser à un public différent. Le défi était de faire entrer les adolescents au musée, ainsi que leurs parents. La programmation se construit sur deux-trois ans. Il y a un équilibre à trouver entre les expositions collectives, monographiques, contemporaines, historiques. Les expositions de Valérie Belin et de Carlo Valsecchi, deux artistes à mi-carrière, ont été séparées dans le temps par des projets plus historiques ou collectifs ou thématiques. Bill Ewing a toujours choisi de garder des plages ouvertes, pour pouvoir réagir très vite. C'est ainsi que le Musée de l'Elysée a pu monter en quelques mois, des projets comme *Tous Photographes* (2007) ou *new york après New York* (2002), consacré au 11-Septembre. Le médium numérique, Internet, les e-mails permettent aux musées de travailler différemment, alors que leur rythme de travail, de recherche, a toujours été assez lent, puisqu'un projet peut prendre plusieurs années avant que l'exposition et la publication ne soient réalisées. Il nous est aussi arrivé de travailler sur une idée, un concept, sans savoir quand l'exposition allait être présentée. Certains projets sont restés à l'état d'ébauche car nous n'avons pas trouvé toutes les clefs pour les présenter au public. D'autres ont évolué, le sujet initial a changé.

ND : Dans tes recherches, est-ce que tu effectues une sorte de prospection ? Essaies-tu de trouver de nouveaux photographes ou de nouveaux travaux photographiques ?

NH : Je compare toujours le travail de commissaire d'exposition à celui de l'enquêteur. Certaines thématiques font sens, nous semblent pertinentes, on cherche alors des points d'entrée. Il faut observer – écouter – ce que les œuvres nous disent. Elles influencent notre manière d'aborder, de construire un projet, elles servent de squelette autour duquel on va mettre des organes, des muscles, de la chair. On y joint l'œuvre d'autres artistes, on y ajoute d'autres visions. L'exposition *Je t'envisage* (Faire Faces) devait, à l'origine, être une exposition sur l'histoire du portrait, un genre majeur de l'histoire de la photographie. Au cours de la recherche, nous avons réalisé que le portrait classique ne correspondait pas aux démarches des photographes contemporains. Nous avons alors décidé de nous intéresser uniquement à la période contemporaine. Ce fut un processus assez lent.



Couverture du catalogue de *reGeneration². Photographes de demain*, Musée de l'Elysée, Lausanne / Thames & Hudson, Paris & Londres / Aperture, New York, 2010

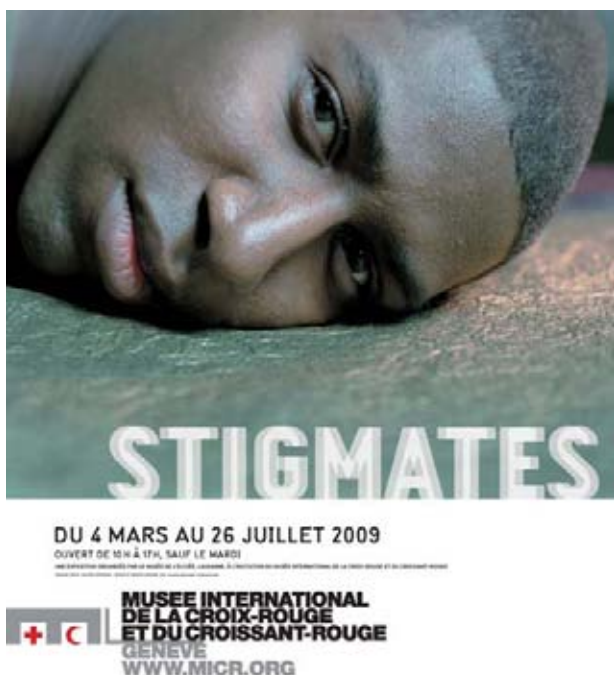
NH : Nous n'avions ni le concept, ni le titre de l'exposition en débutant la recherche. Les projets évoluent, ils prennent parfois un peu plus de temps pour arriver à maturation. Nous étions trois commissaires sur le projet, Bill Ewing, Jean-Christophe Blaser et moi-même ; chacun a permis à l'autre d'enrichir sa pensée, et de la faire évoluer, jusqu'à trouver, à la fin du processus, le sous-titre de l'exposition : *La mort du portrait !*

### Photographie contemporaine

ND : L'exposition *reGeneration²* (été 2010) est représentative de l'intérêt du Musée de l'Elysée pour la photographie actuelle. Comment est née l'idée de *reGeneration* présentée en 2005 et comment s'est réalisée cette seconde version ? As-tu trouvé dans les dossiers reçus des thèmes particulièrement intéressants et représentatifs de la photographie contemporaine au niveau international ?

NH : Pour célébrer les vingt ans du Musée de l'Elysée en 2005, Bill Ewing souhaitait regarder vers l'avenir. Nous avons donc travaillé avec les photographes en formation, puisqu'il est probable qu'un certain nombre d'entre eux seront les photographes que le Musée de l'Elysée exposera dans vingt ans, trente ans, cinquante ans. Pour fêter les vingt-cinq ans du musée, nous avons souhaité renouveler cette expérience et relancer notre appel dans les meilleures écoles de photographie du monde. Chaque école pouvait nous envoyer le portfolio de dix étudiants, pas un de plus. Nous avons reçu 700 portfolios cette année et le résultat est représentatif de l'ensemble des travaux reçus. Nous n'avons pas cherché à mettre de côté ou à augmenter l'importance de certains courants. Les thématiques touchent l'espace urbain, la mondialisation, l'identité et la mémoire. Ce qui nous a vraiment frappés, ce sont les techniques choisies : les pratiques sont souvent hybrides, entre l'analogique et le numérique. Cette génération aime brouiller les pistes entre réalité et fiction.

ND : Plusieurs projets d'expositions et de publications auxquels tu as participé traitent de la photographie contemporaine. C'est visiblement un domaine qui t'intéresse et dont tu explores différentes directions. Quelles sont les pratiques actuelles qui t'intéressent le plus ? Quels projets souhaiterais-tu développer par la suite ?



Affiche de l'exposition au MICR, Genève

NH : Toutes les voies m'intéressent ! J'ai actuellement un projet de publication, né de l'exposition que j'ai montée l'année dernière pour le musée de la Croix-Rouge à Genève. L'exposition s'intitulait *Stigmates*. J'y avais réuni sept travaux de photographes contemporains qui traitaient des grands conflits du monde, une thématique proche des missions de la Croix-Rouge. Roger Mayou, le directeur du musée, et sa collaboratrice Sandra Sunier ont proposé de développer une collaboration avec le Centre Interfacultaire des Sciences Affectives, qui regroupe au sein de l'Université de Genève des psychologues, des historiens, des philosophes, des neurologues. Tous font des recherches sur les émotions. Ces chercheurs sont intervenus dans le cadre de l'exposition, par des conférences, et ont écrit des textes pour l'ouvrage que je prépare. En ce qui concerne le livre, le contenu a été enrichi de nouveaux travaux. Il réunira une trentaine de photographes qui s'inscrivent dans cette nouvelle photographie documentaire, qui cherchent à prendre de la distance avec les événements. Les photographes vont sur les lieux de guerre, de conflits, ces lieux marqués par une histoire violente, mais le témoignage qu'ils offrent est différent de celui des photojournalistes. Ils ne s'y rendent pas pour saisir l'immédiateté de l'action. Ils y vont bien après les événements. Ainsi le livre traite de sujets aussi variés que la Seconde Guerre mondiale, le 11 septembre, le Mur de Berlin et la condition de réfugié ou de prisonnier.

ND : Ce serait donc une démarche documentaire d'artistes plutôt que de photojournalistes ?

NH : Je ne souhaite pas établir de frontière entre les deux approches. La frontière est tellement poreuse que certains artistes suivent une démarche purement documentaire, mais dans un traitement qui intéresse plus le monde des musées que celui de la presse. Leurs images sont reproduites dans des mensuels ou des publications qui n'ont pas besoin de présenter l'actualité la plus fraîche. Pour revenir à cette question de photographie documentaire ou artistique, il me paraît plus important de juger d'abord de la force du travail photographique, qu'il soit fait dans une démarche documentaire ou conceptuelle. Cette question de définition – est-ce un photographe ou un artiste ? – n'est pas pertinente. Plus personne ne s'étonne que les photographes de mode soient exposés dans les grands musées, ou que des collectionneurs achètent les photographies de Steven Meisel bien qu'elles soient le résultat d'une commande d'un magazine. Les frontières entre les différents domaines de la photographie sont devenues floues. Je m'intéresse à l'image photographique dans un contexte général, que dit-elle sur notre société, que nous apprend-elle sur notre monde ?



Carton d'invitation du Kunstmuseum Wolfsburg.

ND : Voici déjà deux directions là que tu souhaites prendre dans tes recherches : l'approche documentaire actuelle et la photographie de mode, avec un regard historique dans ton projet autour des magazines. Y a-t-il d'autres sujets que tu abordes ou souhaites développer ?

NH : Oui ! Qu'en est-il des grands genres de l'histoire de l'art ? Prenons le paysage, un genre majeur dans la photographie contemporaine. Je vais prochainement diriger un festival de photographie contemporaine consacré à la montagne. Il s'agit du festival Alt. +1000, à Rossinière, dans les Alpes vaudoises. La thématique m'intéresse – la photographie de montagne a une tradition très riche, il suffit de penser aux premières générations de photographes qui ont emporté leur lourd équipement sur les sommets des Alpes. Les organisateurs de la première édition du festival (Marco Costantini, Louis Paschoud et Nicolas Savary), en 2008, ont démontré que les photographes d'aujourd'hui ont encore beaucoup à dire sur la représentation de la montagne. Les sujets qui m'intéressent sont variés, le paysage abordé par la photographie de montagne, la photographie commerciale à travers l'histoire de la photographie de mode, le documentaire avec l'évocation de la guerre...

En plus de ces différents thèmes, je vais travailler sur un projet plus classique : un dictionnaire de la photographie. En tant qu'historienne de l'art, cet exercice m'intéresse beaucoup. Que retenir de l'histoire d'un médium, des personnalités qui ont influencé son développement, de ces grands courants ? J'inscris ce projet de publication dans un travail d'équipe. Je travaillerai en collaboration étroite avec des chercheurs de l'Université de Lausanne et de Toronto. Et je travaillerai également avec des consultants à l'étranger car il s'agit de réaliser un dictionnaire international dans son contenu.

ND : Allez-vous écrire en français et ensuite traduire les textes en anglais ?

NH : Oui, c'est un projet ambitieux. L'éditeur est Thames & Hudson, à Londres. J'espère qu'une édition française sortira également. Ce projet de dictionnaire est dans ma tête depuis longtemps. Il a débuté en 1997, s'est arrêté en 2000. J'ai décidé de le réveiller maintenant.



Philipp Schaerer, *Bildbau No 5*, 2007

## Photographie en Suisse

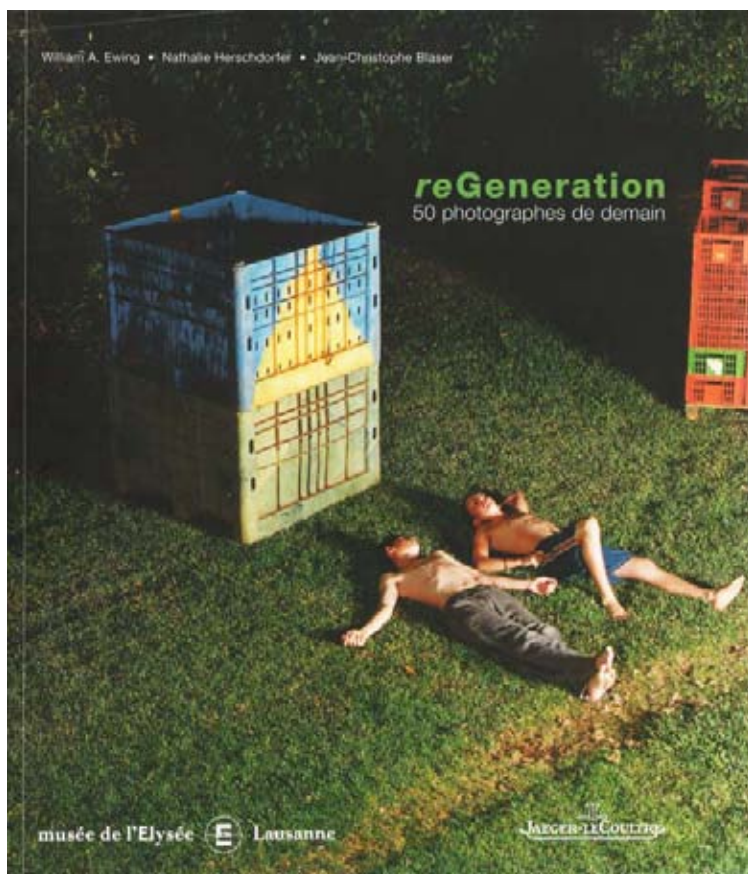
ND : Quelles sont les relations entre les institutions suisses consacrées à la photographie et les photographes suisses contemporains ? Dans le cadre de ton travail et de tes rencontres professionnelles, quelle a été ta perception de la jeune photographie ?

NH : Le Musée de l'Elysée n'a pas la même mission que la Fotostiftung Schweiz à Winterthur. Nous travaillons sur des terrains différents. Bill Ewing a tenu à exposer régulièrement des photographes suisses, mais il a choisi de les aborder plutôt dans une vision généraliste et internationale de la photographie. La photographie suisse est présente ponctuellement dans les expositions du Musée de l'Elysée, comme c'est le cas de la photographie émergente. Prenons l'exemple du programme développé pour l'espace d'exposition de l'Avenue de l'Elysée 4. L'année dernière, nous avons lancé le cycle intitulé En Avant-Première, qui présente parallèlement à nos expositions le travail d'un étudiant de la région, de Lausanne, Genève, Sierre ou Vevey. En tant que musée généraliste, avec une programmation internationale, il nous a paru important de développer ce lien avec les écoles locales. Il y a d'autres manières de soutenir les photographes suisses. Je prends un exemple : celui de Philipp Schaerer, photographe de Zurich qui n'a pas, à proprement parler, exposé au Musée de l'Elysée, mais que nous avons présenté au New York Photo Festival en 2009, lorsque Bill Ewing y a été invité comme commissaire. Il y a quelques mois, j'ai écrit un article pour sa première publication. Il y a différentes manières de suivre et de soutenir les photographes suisses, et je suis sûre que Sam Stourdzé, notre nouveau directeur, sera également attentif à offrir une place dans sa programmation à la photographie suisse.

ND : As-tu remarqué des tendances ou certaines pratiques spécifiques à la photographie en Suisse ?

NH : Je ne pense pas qu'aujourd'hui on puisse réellement parler de spécificité d'une photographie suisse, française ou britannique, etc. En 2010, je vois surtout des courants internationaux qui influencent les jeunes photographes et ceci dans différents pays. Il y a 15 ans encore, on pouvait parler d'une Ecole allemande autour de la Kunstakademie à Düsseldorf, aujourd'hui, on parle de l'Ecole finlandaise autour de Taik, l'université d'art et de design à Helsinki. Il y a des styles certes, mais les directions suivies par les photographes se fondent dans des courants plus profonds, des courants internationaux.





Couverture de *reGeneration. 50 photographes de demain*, textes de : J-C.Blaser, W.A.Ewing, N.Herschdorfer, Thames&Hudson, Londres /Paris, 2005

NH : Il y a une très haute qualité de l'enseignement de la photographie en Suisse. L'Espagne, qui est un pays très actif dans le domaine de la photographie, n'a pas d'école de photographie espagnole reconnue au niveau international. Est-ce dû à l'enseignement ? Au soutien que le pays offre aux artistes ? Il est difficile de répondre. Ce qui est frappant aujourd'hui, c'est que les photographes voyagent beaucoup : qu'ils aient étudié à Zurich, à l'ECAL ou à Vevey, il n'est pas rare de les retrouver quelques années plus tard à Paris, Londres ou Berlin.

ND :L'institution formatrice jouerait-elle donc un rôle important ?

NH : Je pense effectivement que les écoles d'art en Suisse sont de très haut niveau. L'ECAL n'a rien à envier au Royal College of Art, à Londres, ou à Yale, aux Etats-Unis. Dans le domaine de la photographie, la formation a beaucoup évolué ces quinze dernières années, elle offre une large place à l'analyse de l'image, pas uniquement à la technique. La photographie s'étudie désormais à un niveau universitaire. La Suisse place la barre très haut également, ce qui explique pourquoi nous avons sélectionné autant de photographes suisses dans *reGeneration*, alors même que le choix s'est fait en cachant la provenance des photographes. Les Suisses se trouvent dans le haut du peloton, avec les Britanniques, les Américains, les Finlandais, les Allemands.

*reGeneration* connaît un certain succès car il y a une tendance aujourd'hui à s'intéresser beaucoup aux jeunes artistes ; rappelons à cet égard que le New Museum a organisé l'année dernière une exposition intitulée *Younger than Jesus* !

Mais la photographie est un médium très riche et il y a beaucoup de pistes encore à développer ou à réinterpréter. C'est le cas pour la photographie des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. J'ai un énorme plaisir à visiter des expositions historiques comme *La Subversion des Images*, que le Centre Pompidou a dédiée à la photographie surréaliste, *L'éloge du négatif*, que le Musée Alinari de Florence a consacrée aux négatifs papier du 19<sup>e</sup> siècle. L'exposition *Irving Penn*, actuellement à la National Portrait Gallery de Londres, est une merveille. Il s'agit là de trois expositions classiques et chacune démontre que la photographie est un domaine où beaucoup encore est à découvrir. C'est la force du médium.

ND : Qui est si jeune et pourtant si riche...



NH : Oui, et ceci est dû à tous les domaines différents qu'il touche. La photographie est à penser dans une histoire visuelle plus vaste. Elle est objet d'expositions, de collections, on la trouve dans les albums, les livres, les magazines, sur Internet. A nous historiens, critiques, commissaires, de rendre compte de ses différents usages.

ND : Merci beaucoup de nous proposer ces différentes perspectives sur la photographie et félicitations pour ta nomination en tant que Directrice de Alt+1000 !

Remerciements à Jacqueline Aeberhard pour la transcription de l'entretien.